

Sarga Moussa

(CNRS, UMR THALIM)

1

Zones frontières dans le voyage en Orient au XIX^e siècle

On s'accorde pour dire que c'est Chateaubriand, avec *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811), qui ouvre la carrière des voyageurs en Orient au XIX^e siècle, en même temps qu'il fait entrer le « genre » viatique en littérature¹. Il accomplit en moins d'une année un immense tour de la Méditerranée, faisant de ses rives l'objet d'un parcours ritualisé, qui sera toutefois réduit, dans la plupart des cas, à sa partie orientale. Le paradoxe est que le récit de voyage de Chateaubriand, loin de contribuer à relier les deux rives de la « mer du milieu », s'emploie le plus souvent à les séparer, principalement sur des bases religieuses – et de la supposée opposition entre islam et christianisme découle, toujours selon Chateaubriand, toute une série d'autres oppositions : « barbarie » *versus* « civilisation », « despotisme » *versus* « liberté », etc.² Il faut reconnaître qu'il y a peu d'exceptions, dans *l'Itinéraire*, qui contredisent ce schéma binaire et agonistique, et que Chateaubriand lui-même creuse volontiers les différences.

¹ Voir Roland Le Huenen, *Le Récit de voyage au prisme de la littérature*, Paris, PUPS, « Imago Mundi », 2015, chap. VI (« Le récit de voyage : l'entrée en littérature ») ; Philippe Antoine, *Les Récits de voyage de Chateaubriand. Contribution à l'étude d'un genre*, Paris, Champion, 1997 ; Jean-Claude Berchet, *Le Voyage en Orient. Anthologie des voyageurs dans le Levant*, Paris, Laffont, « Bouquin », 1985.

² Voir Sarga Moussa, « Les catégories de la différence », dans Jean-Claude Berchet (dir.), *Le Voyage en Orient de Chateaubriand*, Houilles, Manucius, 2006, p. 325-339.

Il faut donc attendre la génération suivante, celle des voyageurs romantiques, puis post-romantiques³, pour qu'une perception différente de l'ailleurs oriental se fasse jour – un « ailleurs » qui, justement, apparaît parfois comme plus proche de l'Europe qu'on ne le pensait, surtout lorsqu'il est question des Échelles du Levant, c'est-à-dire les ports de la Méditerranée où vivait une population cosmopolite, composée d'Arabes, de Juifs, de Turcs et de communautés européennes (Grecs, Italiens, Provençaux et autres « Francs ») établie depuis plus ou moins longtemps dans ces espaces intermédiaires, que nous voudrions étudier ici, en nous concentrant sur des lieux précis constituant des « zones de contact⁴ » où coexistent déjà des identités multiples, et où le voyageur est amené lui-même à recomposer les frontières culturelles qu'il avait préalablement établies.

On prendra pour corpus une série d'écrivains ayant accompli le traditionnel voyage en Orient pendant la première moitié du XIX^e siècle, de Chateaubriand à Gautier, en passant par Lamartine et Flaubert. On verra que des villes portuaires comme Marseille, Beyrouth, et Smyrne, ou encore une île au centre de la Méditerranée comme Malte, constituent des « mi-lieux » privilégiés, à défaut d'être toujours des espaces de métissages – les voyageurs de cette époque, comme on le verra, ne sont pas tous favorables à l'idée d'hybridité, notamment lorsqu'ils observent des phénomènes de modernisation dans l'empire ottoman (c'est l'époque des *tanzimat*, les réformes à l'européenne) – ce qui ne les empêche pas de rendre compte de phénomènes d'interculturalité, en particulier dans certains lieux comme les ports, où l'on observe une population cosmopolite.

Marseille constitue en général la première étape importante d'un voyage en Orient, au XIX^e siècle. Son port constitue traditionnellement un espace où se croisent des populations d'origines multiples, comme on le voit déjà sur un célèbre tableau de Joseph

³ Voir Sarga Moussa, *La Relation orientale. Enquête sur la communication dans les récits de voyage en Orient (1811-1861)*, Paris, Klincksieck, 1995.

⁴ Voir Mary Louise Pratt, *Imperial Eyes. Travel Writing and Transculturation*, Londres et New York, Routledge, 1992.

Vernet, *L'Intérieur du port de Marseille* (1754)⁵. Flaubert y fait halte avec Du Camp, le 31 octobre 1849 : c'est de là qu'ils s'embarqueront sur *Le Nil*, le paquebot qui leur fera traverser la Méditerranée en une semaine, pour débarquer à Alexandrie. Les notes de voyage de Flaubert révèlent qu'à peine arrivés de Paris dans la cité phocéenne, les deux amis rencontrent toute une société, dont le docteur Antoine-Barthélémy Clot, dit Clot-Bey, un médecin grenoblois établi au Caire depuis 1825 et qui s'était mis au service du vice-roi Mohammed-Ali. Il faisait partie de ceux qu'on appelait les « Francs », c'est-à-dire des résidents européens établis en Orient, et qui constituent à eux seuls un objet de réflexion possible sur les questions d'interculturalité⁶. Clot-Bey, donc, arrivait d'Égypte en France lorsque Flaubert et Du Camp, qui eux s'apprêtaient à faire le trajet en sens inverse, le rencontrèrent à Marseille. Flaubert signale dans ses notes de voyage qu'il était accompagné d'un secrétaire, « jeune Français vêtu à la nizam⁷ », c'est-à-dire portant un costume symbolisant lui-même une forme de mixité culturelle, puisqu'il était composé tout à la fois de pantalons bouffants (à l'orientale), d'une veste boutonnée (à l'europpéenne), et d'un tarbouche, l'équivalent égyptien du fez turc, qui avait été introduit pour remplacer le turban, à l'occasion des réformes en vue de moderniser l'empire ottoman⁸.

Clot-Bey, dont le nom même, souvent écrit avec un trait d'union, exhibe une forme de biculturalité (le titre ottoman de bey lui a été conféré par le vice-roi), n'est pas le seul à faire partie de cette population « franque » que les voyageurs européens fréquentent volontiers. Significativement, c'est aussi à Marseille que Flaubert et Du Camp reçoivent une lettre de recommandation du médecin Lauvergne pour Soliman-Pacha, le chef de l'armée de Méhémet-Ali. Or cet homme influent, qui eut sa rue au Caire jusqu'en 1956, n'est autre que le colonel Joseph Sève, ancien officier dans l'armée napoléonienne, et devenu, après s'être

⁵ Ce tableau, qui appartient au Musée du Louvre, est dans les collections du Musée de la Marine à Paris. Voir le lien suivant : <http://mnm.webmuseo.com/ws/musee-national-marine/app/collection/record/9880>; consulté le 10 février 2020.

⁶ Voir à ce sujet Daniel Lançon, *Les Français en Égypte De l'Orient romantique aux modernités arabes*, Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes, 2015.

⁷ Gustave Flaubert, *Voyage en Orient*, dans *Œuvres complètes*, t. II, éd. Claudine Gothot-Mersch, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1980, p. 607.

⁸ Sur les *tanzimat*, ces réformes qui commencèrent dans l'armée, puis qui furent introduites peu à peu dans l'ensemble de la société (droit, finances, culture, etc.), et qu'on associe surtout avec le règne du sultan Abdul-Medjid (1839-1861), voir Robert Mantran (dir.), *Histoire de l'empire ottoman*, Paris, Fayard, 1989, chap. XII.

converti à l'islam, major-général de l'armée égyptienne⁹ – Flaubert rencontrera, avec Du Camp, quelques semaines plus tard, à Alexandrie, celui qu'il appelle, dans une lettre à sa mère du 22 novembre 1849¹⁰, « notre ami Soliman-Pacha ».

Marseille, on le voit, est donc le lieu de toute une sociabilité qui constitue une sorte de zone intermédiaire entre l'Europe et l'Orient. Mais cette ville est aussi, selon les voyageurs, un espace lui-même orientalisé. Ainsi Théophile Gautier, qui s'y trouve en juin 1852, et qui aime brouiller les frontières géographiques, insiste sur l'aspect proprement oriental de la cité phocéenne, faisant de celle-ci une sorte d'anticipation de la capitale ottomane où il se faisait une fête de passer l'été. Il décrit ainsi longuement, au premier chapitre de *Constantinople* (1853), le café Turc de Marseille, dont il décrit un certain nombre de tableaux qui y sont exposés. Ceux-ci sont dus à des peintres marseillais, parmi lesquels se trouvent des orientalistes, auxquels Gautier fait la part belle :

Loubon, dont on a admiré à Paris les paysages poudroyants de soleil et les grands troupeaux cheminant sur des terrains de pierre ponce, a fait là son chef-d'œuvre, – une *Descente de buffles* par un ravin aux approches d'une ville d'Afrique. [...] ; pour rappeler la dénomination du café, M. Lagier a représenté un Turc faisant le kief après avoir fumé l'opium ou le hachisch, et voyant danser dans la vapeur bleue une foule de houris infiniment plus séduisantes que celles du *Paradis de Mahomet* de M. Schopin. Il y a aussi une espèce de *Conversation orientale*, de M. Reynaud, à costumes éclatants et capricieux [...]¹¹.

On pourrait croire qu'il ne s'agit que d'une sorte de posture esthétisante, dans la mesure où Gautier passa beaucoup de temps à rendre compte de Salons et d'expositions diverses – d'où la présence obsédante, dans presque tous ses récits de voyage, de scènes qui lui paraissent comme la réplique, dans le monde réel, de tableaux de paysages. Mais au-delà de ce tropisme pictural, Gautier fait tous ses efforts pour *exotiser* Marseille. Ayant fait quelques années auparavant (en 1845) le voyage de l'Algérie, c'est à l'Afrique qu'il pense lorsqu'il décrit le littoral méditerranéen, au moment où le *Léonidas* lève l'ancre :

⁹ Voir Gilbert Sinoué, *Le Dernier Pharaon. Méhémet-Ali (1770-1849)*, Paris, Pygmalion/Gérard Watelet, 1997, chap. XI : « La nouvelle armée du pharaon (1819-1824) ».

¹⁰ Gustave Flaubert, *Correspondance*, t. I, éd. Jean Bruneau, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1973, p. 532.

¹¹ Théophile Gautier, *Constantinople et autres textes sur la Turquie*, éd. Sarga Moussa, Paris, La Boîte à Documents, 1990, p. 35-36.

[...], Marseille et ses environs sont beaucoup plus méridionaux que leur latitude ne semble le comporter. Vous avez là des aspects africains d'une âpreté aussi chaude qu'en Algérie, et la physionomie du Midi s'y dessine d'une façon très violente. Des contrées situées deux ou trois cents lieues plus au sud ont souvent l'air plus septentrionales¹².

5
Gautier ne se contente pas d'insister sur les aspects africanisants de la côte marseillaise : il se plaît à bousculer la géographie et à faire de cette région une zone à part, plus africaine que l'Afrique elle-même – sans que cela conduise, notons-le au passage, à la moindre inquiétude en termes d'identité culturelle chez le narrateur de *Constantinople* : celui qui dit être mu par un « désir de voyage cosmopolite¹³ » *orientalise* ou *africanise* à plaisir la cité phocéenne et son littoral, pour le plaisir de projeter son lecteur, avec un peu d'avance, hors de l'Europe.

Beyrouth constitue l'une des Échelles du Levant où font halte les voyageurs en Orient qui accomplissent un véritable Grand Tour méditerranéen. C'est le cas de Lamartine, qui débarque au pied du mont Liban (lequel fait à l'époque partie de la Syrie, elle-même occupée par l'Égypte) le 6 septembre 1832. Le narrateur du *Voyage en Orient* (1835) accentue tous les éléments appartenant à ce qui deviendra, au fil du siècle, l'arsenal des clichés que Segalen dénoncera dans son *Essai sur l'exotisme* :

[...], ces fenêtres à ogives multipliées, ces grilles de bois peint qui les fermaient hermétiquement comme un voile de la jalousie orientale, ces têtes de palmiers qui semblaient germer dans la pierre, et qui se dressaient jusqu'au-dessus ? des toits comme pour porter un peu de verdure à l'œil des femmes prisonnières dans les harems, tout cela captivait nos yeux [...]¹⁴.

Or, le premier endroit où se rend Lamartine avec sa femme et sa fille, c'est le consulat de France, où il fait la connaissance de Félix-Guillaume Jorelle, son gérant en l'absence du consul Henry Guys. Jorelle était « drogman de France en Syrie¹⁵ », c'est-à-dire interprète – une profession dont la fonction même, celle de mettre en relation des

¹² *Ibid.*, p. 36.

¹³ *Ibid.*, p. 33.

¹⁴ Alphonse de Lamartine, *Voyage en Orient*, éd. Sarga Moussa, Paris, Champion, 2000, p. 139.

¹⁵ *Ibid.*

personnes de langues et de cultures différentes, relève de la question du « mi-lieu ». M. Jorelle était un Français, mais il avait épousé une personne d'origine sarde¹⁶, qu'il peint de la manière suivante :

Madame Jorelle, jeune et charmante femme née à Alep, a conservé le riche et noble costume des femmes arabes : le turban, la veste brodée, le poignard à la ceinture. Nous ne nous lassions pas d'admirer ce magnifique costume qui relevait encore sa beauté tout orientale¹⁷.

6

Originaire d'une île (la Sardaigne) aux marges de l'Europe, née en Syrie, vêtue du costume oriental, M^{me} Jorelle apparaît bel et bien comme une Arabe, avec une « pipe orientale à la main » et un « poignard à manche de diamant à la ceinture¹⁸ ». Elle sait l'arabe, et peut donc traduire pour Lamartine « quelques fragments de poésie d'Alep¹⁹ ». Ce dernier, de manière symétrique (croisement culturel et linguistique), compose un poème en style oriental qu'il reproduit dans son récit de voyage, et où il fait l'éloge de son hôtesse – et du même coup de l'Orient comme source de toute poésie :

Qui ? toi ? me demander l'encens de poésie ?
Toi, fille d'Orient, née aux vents du désert !
Fleur des jardins d'Alep, que Bulbul eût choisie
Pour languir et chanter sur son calice ouvert !

Rapporte-t-on l'odeur au baume qui l'exhale ?
Aux rameaux d'oranger rattache-t-on leurs fruits ?
Va-t-on prêter des feux à l'aube orientale,
Ou des étoiles d'or au ciel brillant des nuits²⁰ ?

Ce qui est intéressant, dans les deux premières strophes de ce poème, c'est d'abord le contexte dans lequel elles prennent naissance : loin d'apparaître comme une sorte d'îlot de francité en terre orientale, le consulat français de Beyrouth est, d'emblée, un lieu de mixité

¹⁶ Hussein I. El-Mudarris et Olivier Salmon, dans la Présentation de leur édition du *Voyage en Orient* de Lamartine, écrivent que Mme Jorelle était « fille d'un riche marchand sarde à Alep et futur consul de Sardaigne, M. Molinari » (Aleppo Art & Ray Publishing and Science, 2009, p. 31).

¹⁷ Lamartine, *Voyage en Orient*, éd. S. Moussa, *op. cit.*, p. 140.

¹⁸ *Ibid.*

¹⁹ *Ibid.*

²⁰ *Ibid.*, p. 141.

culturelle, où les identités peuvent se mêler et se reconfigurer – et c’est exactement ce qui se fait, dès les premiers moments de cette rencontre, puisque Lamartine lui-même se donne à voir comme un poète capable de répondre spontanément, dans une improvisation qui renvoie à la tradition orale de la poésie arabe, aux poèmes traduits de l’arabe par M^{me} Jorelle²¹.

7

Sans jamais renoncer à ses attaches européennes – et ce d’autant moins qu’il commencera une carrière politique dès son retour en France –, Lamartine ne cesse d’évoquer, dans son *Voyage en Orient*, des personnages incarnant le métissage culturel, tel l’agent consulaire Beaudin à Damas. Lui-même se met volontiers en scène comme un être doté d’une double identité, ainsi dans la scène théâtrale avec lady Stanhope, elle-même vêtue à l’orientale – cette Anglaise établie dans la montagne libanaise, où elle lui aurait révélé ses supposées origines orientales : « C’est du moins, lui dis-je, la patrie de mon imagination », lui aurait répondu Lamartine²². Cette formule ne fait que prolonger la scène de récitation poétique dans le consulat de Beyrouth, qui constitue bien, en ce sens, un « mi-lieu », un espace de rencontres et de transformations identitaires possibles.

Smyrne (l’actuelle Izmir, sur la côte ouest de la Turquie) constitue également un « mi-lieu » privilégié. Cette autre Échelle du Levant n’a cependant pas toujours été valorisée comme espace de rencontre. Chateaubriand, qui y rejoint son domestique Julien le 2 septembre 1806, la décrit d’abord comme « une ville d’Italie, dont un quartier serait habité par des Orientaux²³ ». L’apparence européenne de ce port très commerçant, où résident depuis longtemps différentes communautés (grecque, italienne, française, turque, juive, arménienne...), est notée par nombre de voyageurs du XIX^e siècle. Chateaubriand finit même par ironiser sur cette européanisation qui lui paraît excessive – on est proche de ce que Bhabha appelle la *mimicry* :

²¹ Sur la dimension poétique dans le *Voyage en Orient* de Lamartine, voir Aurélie Foglia-Loiseleur, « La poésie hors d’elle. Lamartine, un poète en Orient (textes sources et transferts génériques) », dans Sarga Moussa et Michel Murat (dir.), *Poésie et orientalisme*, Paris, Classiques Garnier, 2015, p. 121-137.

²² *Ibid.*, p. 173. Sur la rencontre avec lady Stanhope, voir notre *Relation orientale*, *op. cit.*, p. 106 et suiv. Sur le portrait de Beaudin en personnage hybride, *ibid.*, p. 121 et suiv.

²³ François-René de Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811), éd. Jean-Claude Berchet, Paris, Gallimard, « Folio », 2005, p. 234.

Mon séjour à Smyrne me força à une nouvelle métamorphose ; je fus obligé de reprendre les airs de la civilisation, de recevoir et de rendre des visites. Les négociants qui me firent l'honneur de me venir voir, étaient riches ; et, quand j'allai les saluer à mon tour, je trouvai chez eux des femmes élégantes qui semblaient avoir reçu le matin leurs modes de chez Leroi²⁴.

8

Face à ce paradoxe, Chateaubriand éprouve lui-même le besoin de se justifier : « c'était une espèce d'oasis civilisé, une Palmyre au milieu des désert et de la barbarie. J'avoue néanmoins que, naturellement un peu sauvage, ce n'était pas ce qu'on appelle la société que j'étais venu chercher en Orient²⁵. » La « sauvagerie » de Chateaubriand est certes toute relative : on sait le temps qu'il a passé avec M. Fauvel, grand amateur d'art antique et consul de France à Athènes²⁶. Il n'en reste pas moins que, qualifiant Smyrne de « cet autre Paris²⁷ », il voit dans la ville orientale une sorte d'extension artificielle d'un espace, celui de l'Europe, qu'il quitte volontairement : « il me tardait de voir des chameaux, et d'entendre le cri du cornac²⁸. » Smyrne représente donc, pour lui, une voie d'accès à l'Orient, c'est-à-dire quelque chose comme une *ligne frontière* qui, une fois franchie, permet le basculement dans un espace autre – en l'occurrence celui de l'Orient ottoman, dont l'ensemble du récit de voyage de Chateaubriand montre par ailleurs qu'il est représenté, le plus souvent, comme l'antithèse de l'Occident chrétien et civilisé.

Il n'en va pas de même chez Lamartine, pour qui Smyrne, où il fait escale après son séjour à Constantinople, constitue une *zone frontière*, donc un espace de l'entre-deux, où coexistent harmonieusement des identités plurielles. « C'est Marseille sur la côte de l'Asie Mineure²⁹ », s'exclame-t-il au moment où il met le pied à terre. Mais cette métaphore, qui est un clin d'œil à Chateaubriand, est aussi une manière de se démarquer de lui, dans la mesure où les lignes consacrées à Smyrne, chez Lamartine, débouchent sur des considérations très différentes. En effet, ce sur quoi le narrateur du *Voyage en Orient* met l'accent n'est pas la présence des négociants et des consuls européens (qu'il mentionne néanmoins), mais plutôt le célèbre pont des Caravanes, qui enjambe le Mélès, le fleuve où une tradition veut qu'Homère soit né. Or le poète grec, auquel Lamartine consacra une

²⁴ *Ibid.*

²⁵ *Ibid.*

²⁶ *Ibid.*, p. 169 et suiv.

²⁷ *Ibid.*, p. 238.

²⁸ *Ibid.*

²⁹ Lamartine, *Voyage en Orient, op. cit.*, p. 515.

biographie dans *Le Civilisateur* (1852), est bel et bien un modèle pour le poète romantique³⁰ : « Puisse renaître, pour le monde d'Occident, l'homme qui doit faire le poème de son histoire, de ses rêves et de son ciel³¹ », écrit-il lorsqu'il se trouve à Smyrne – pensant évidemment à lui-même et à sa propre capacité de visionnaire, en poésie comme en politique, d'autant qu'il définit le poète, dès le début de son récit de voyage, comme un « prophète profane³² ». On peut évidemment se demander si cette ville située dans un espace anciennement colonisé par les Grecs est réellement un « mi-lieu » : il me semble que tel est bien le cas, dans la mesure où Lamartine, comme il le faisait dans l'épisode de la rencontre avec M^{me} Jorelle, au consulat français de Beyrouth, met l'accent sur le caractère accueillant d'un Orient poétique auquel le voyageur occidental viendrait se ressourcer :

Le fleuve est un ruisseau limpide et dormant sous la voûte paisible des sycomores et des cyprès ; on s'assied sur ses bords, et des Turcs nous apportent des pipes et du café ; si ces flots ont entendu les premiers vagissements d'Homère, j'aime à les entendre doucement murmurer entre les racines des platanes³³.

Loin d'être des « barbares », comme chez Chateaubriand, les Turcs lamartiniens sont ici des êtres pacifiques, parfaitement en harmonie avec l'image idyllique que Lamartine donne du Mèlès. Le pont des Caravanes constitue ainsi, dans son *Voyage en Orient*, une sorte de condensé de Smyrne, espace de l'entre-deux où se mêlent idéalement les identités.

Malte est sans doute, parmi les différents ports méditerranéens où les voyageurs du XIX^e siècle font escale, celui qui cristallise le mieux la notion de « mi-lieu ». En effet, l'île, après avoir été brièvement occupée par les Français lors de l'expédition de Bonaparte en Égypte, est devenue une colonie britannique en 1800. Lorsque Lamartine s'y arrête, sur le chemin de la Grèce, en 1832, elle est donc dirigée par un gouverneur anglais. Mais, d'autre part, elle constitue, par sa position au milieu de la Méditerranée, une ouverture vers

³⁰ Voir notre article « Lamartine, nouvel Homère », dans Françoise Létoublon et Catherine Volpilhac-Auger, avec la collab. de Daniel Sangsue (dir.), *Homère en France après la Querelle (1715-1900)*, Paris, Champion, 1999, p. 379-389.

³¹ Lamartine, *Voyage en Orient*, *op. cit.*, p. 515.

³² *Ibid.*, p. 64. Voir à ce sujet Paul Bénichou, *Les Mages romantiques*, Paris, Gallimard, 1988, p. 23 et suiv.

³³ Lamartine, *Voyage en Orient*, *op. cit.*, p. 515.

l'ailleurs, que celui-ci soit désigné comme africain ou comme oriental. Voici comment le narrateur du *Voyage en Orient* décrit les occupants d'une maison maltaise, au bord de l'eau :

À l'étage supérieur, on voit sur un large balcon, supporté par de belles cariatides et recouvert d'une viranda [= véranda] indienne garnie de rideaux et de franges, une famille d'Anglais, ces heureux et impassibles conquérants de la Malte actuelle. – Là, quelques nourrices mauresques, aux yeux étincelants, au teint plombé et noir, tiennent dans leurs bras ces beaux enfants de la Grande-Bretagne, dont les cheveux blonds et bouclés et la peau rose et blanche résistent au soleil de Calcutta comme à celui de Malte ou de Corfou. – À voir ces enfants sous le manteau noir et sous le regard brûlant de ces femmes demi-africaines, on dirait de beaux et blancs agneaux suspendus aux mamelles de tigresses du désert³⁴.

Lamartine construit ici une identité maltaise complexe, même si elle n'est pas dépourvue de clichés orientalistes. On peut en énumérer les différentes composantes. Il y a d'abord les Anglais, les maîtres des lieux, envers lesquels il ne manifeste aucune animosité – l'origine anglaise de sa femme y est sans doute pour quelque chose, alors que la plupart des voyageurs ultérieurs, de Nerval à Loti, se signaleront par une anglophobie prononcée. On peut observer que l'Orient est déjà mêlé à cette image de l'Angleterre, à travers l'expression de « viranda indienne » qui renvoie à l'Inde comme possession de l'empire britannique. Face à cette image d'une Europe qui est elle-même déjà double, à moitié orientale, on trouve les nourrices mauresques, qualifiées de « demi-africaines » : elles incarnent à leur tour une double identité, qui fait penser, par certains indices, à l'Andalousie, et plus largement à l'image orientalisée de l'Espagne, depuis *Les Orientales* de Hugo et les *Premières Poésies* de Musset – ainsi des jeunes filles de l'île tiennent « la guitare sous le bras³⁵ », tandis que le paysage maltais, au début de cette longue description, est lui-même comparé à des villes comme Séville, Cordoue et Grenade³⁶, donc à la partie andalouse de l'Espagne, encore fortement marquée par la présence arabe. Malte est bel et bien, pour Lamartine, un microcosme où se mêlent harmonieusement, dans une sorte de *coincidentia oppositorum*, la « mélancolie » européenne et la « sauvagerie » africaine.

Gautier, qui s'arrête lui aussi à Malte, sur le chemin de Constantinople, en 1852, compare d'emblée la lumière de l'île à celle de l'Andalousie, qu'il avait vue et admirée dès

³⁴ *Ibid.*, p. 84.

³⁵ *Ibid.*

³⁶ *Ibid.*

son premier voyage en Espagne, en 1840³⁷. Pour lui, l'île est aussi, sur le plan ethnique, caractérisée par sa diversité, mais, contrairement à Lamartine, son paradigme principal n'est plus celui du mélange harmonieux. Gautier se représente plutôt la population maltaise comme une mosaïque dont les différents éléments sont séduisants dans leur différence même :

Par cette porte [celle de Lascaris, par laquelle on passe pour entrer dans la cité de la Valette], va et vient une foule bigarrée et cosmopolite ; des Tunisiens, des Arabes, des Grecs, des Turcs, des Smyrniotes, des Levantins de toutes les échelles dans leur costume national, sans compter les Maltais, les Anglais et les Européens de différents pays³⁸.

Gautier procède par juxtaposition, pour mieux produire un effet de bigarrure qui lui est cher. Mais tous les éléments de celle-ci n'ont pas la même valeur. Si la composante orientale, d'ailleurs mise en évidence par sa place dans cette description, a toute sa légitimité aux yeux du narrateur de *Constantinople*, les Anglais sont pour lui un corps étranger. Cela commence par un commentaire acerbe sur l'inscription *Lascaris-gate* : « ce nom grec et ce mot anglais, soudés par un trait d'union, font un effet bizarre³⁹. » Cela continue avec les tavernes anglaises établies dans l'île, accusées de vendre des « mixtures vitrioliques⁴⁰ ». Mais là où Gautier laisse libre cours à sa verve ironique, c'est lorsqu'il fait le portrait des sentinelles anglaises, au moment de la retraite du corps de garde :

À un signe du master, les tambours levèrent leurs baguettes, la grosse caisse son tampon, le fifre son turlutu, mais avec un mouvement si sec, si mécanique, si régulièrement pareil, qu'il semblait produit par des ressorts et non par des muscles. Huit jambes de pantalons blancs se relevèrent et retombèrent sur un pas géométrique, et un sauvage ouragan de discordances se déchaîna⁴¹.

La cause est entendue : les Anglais sont des « automates », réduits à une armée obéissante, mais produisant une musique cacophonique. À l'opposé de cette image de discordance

³⁷ « J'ai retrouvé, à Malte, cette belle lumière d'Espagne dont l'Italie même, avec son ciel si vanté, n'offre qu'un pâle reflet » (Gautier, *Constantinople et autres textes sur la Turquie*, op. cit., p. 45).

³⁸ *Ibid.*, p. 45-46.

³⁹ *Ibid.*, p. 45.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 46.

⁴¹ *Ibid.*, p. 43.

intrinsèque, le narrateur caractérise la « race maltaise » comme un mélange harmonieux d'éléments grecs et africains, qui constituerait « des modèles nouveaux » pour les peintres⁴². Il y a donc, même chez Gautier, une petite utopie métisse, dont il envisage aussitôt les conséquences esthétiques – mais ici, contrairement à la démarche qu'il affectionne dans sa production viatique, il ne s'agit moins d'*exotiser* la réalité orientale en projetant sur elle tel ou tel tableau orientaliste, mais de faire d'un « mi-lieu », entre Orient et Occident, une source d'inspiration renouvelée pour des peintres dont il semble percevoir lui-même, au milieu du XIX^e siècle, le risque de stéréotypie, depuis que les premiers peintres voyageurs (Decamps et Marilhat pour l'Orient méditerranéen, puis Delacroix pour le Maroc et l'Algérie) ont donné le branle à la peinture orientaliste⁴³.

On a donc passé en revue quelques ports méditerranéens constituant des zones frontières, au sens d'espaces où les identités culturelles se confrontent et parfois se recomposent, pour donner lieu, dans certains cas, à des formes *hybrides*, dont on voit qu'elles ne sont pas seulement le propre de la modernité postcoloniale. Du coup se pose la question du sens qu'il convient d'attribuer à ces formes d'hybridité, et plus généralement aux différentes modalités des rencontres interculturelles entre Orient et Occident, qui ne sont pas forcément conflictuelles, mais qui ne débouchent pas non plus automatiquement sur un éloge des identités mixtes.

Gautier, d'une manière générale, tend à *exotiser* les zones frontières en mettant en évidence les éléments orientaux ou africains de Marseille et de Malte. Cependant, cet exotisme ne se réduit pas à un pittoresque superficiel, et il peut même comporter un caractère subversif, ainsi lorsqu'il promet non seulement l'hybridité en tant que telle, mais, à l'intérieur de celle-ci, telle ou telle composante non-européenne, comme on l'a vu avec l'exemple de la « race maltaise ».

Le cas de Lamartine est assez différent. Il se conçoit, en tant que voyageur, comme un véritable trait d'union entre Orient et Occident, et les échelles du Levant, à ce titre, sont des lieux qui emblématisent cette rencontre où les identités se recomposent par capillarité,

⁴² *Ibid.*, p. 42.

⁴³ Voir les travaux de Christine Peltre, notamment *Les Orientalistes*, Paris, Hazan, 1997.

que ce soit à Beyrouth, où le voyageur s'orientalise lui-même en composant un poème en style arabe, ou bien à Smyrne, lieu de ressourcement esthétique illustrant la circulation et la réactivation, d'une rive à l'autre de la Méditerranée, du modèle homérique, ou encore à Malte, dont la description d'une maison donne à voir une famille anglaise dont les enfants sont élevés en bonne entente par des nourrices « mauresques ».

Chateaubriand, de son côté, ne voit qu'avec dédain une Smyrne qui lui paraît une réplique de Paris – cette imitation ridicule n'étant finalement que l'envers des différences que creuseront la suite de son récit, entre un Orient ottoman symbole de « barbarie » et un Occident chrétien porteur de « civilisation ». Les échelles du Levant, pour lui, ne sont pas des « mi-lieux », des zones frontalières, mais des lignes de démarcation, qui séparent des identités censées immuables et opposées entre elles. À l'inverse, Flaubert insiste sur les phénomènes de perméabilités culturelles, sur les identités plurielles qui résultent, par exemple, du fait que certains Français se sont établis en Égypte, et qu'ils constituent, à ce titre, des intermédiaires culturels possibles, comme Clot-Bey ou Soliman-Pacha, rencontrés respectivement à Marseille et à Alexandrie.

Terminons sur la question de l'orientalisme, au sens idéologique que Said a donné à ce terme⁴⁴, et demandons-nous dans quelle mesure ces « mi-lieux » que constituent les échelles du Levant, dans la tradition des voyageurs en Orient, révèlent des phénomènes de domination culturelle, ou au contraire des formes de résistance à cette propension impériale au XIX^e siècle. Certaines tendances sont-elles discernables, par exemple en fonction de tel auteur, ou de tel lieu, ou encore de telle époque ? Les réponses à ces questions sont parfois paradoxales.

Ainsi Lamartine, qui fait de l'Orient la source même de toute poésie, et qui considère celui-ci comme une sorte de patrie spirituelle, est aussi celui qui, dans le « Résumé politique du *Voyage en Orient* », est le plus cynique en envisageant purement et simplement un découpage de l'empire ottoman, dont il croit à tort l'écroulement imminent, en zones d'influences des grandes puissances européennes. Doit-on, dès lors, considérer que l'esthétique est un simple alibi idéologique (ce serait l'interprétation saïdienne), ou qu'il faut laisser place à une certaine ambivalence (ce serait plutôt la mienne) ? Il est certain qu'on ne peut pas ignorer le contexte colonial, qui est contemporain du voyage lamartinien : la

⁴⁴ Voir Edward Said, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, trad. fr. par Catherine Malamoud, Paris, Éditions du Seuil, 1980.

conquête de l'Algérie commence en 1830, et Lamartine la soutient clairement, comme la plupart de ses contemporains. En revanche, on peut suggérer que Beyrouth et Smyrne, pour lui, ne sont pas Alger (où il n'est d'ailleurs jamais allé), mais des zones frontières où se rêve, de manière pacifique, un rapprochement entre Orient et Occident, ancré dans des rencontres réelles, et à travers des formes d'hybridation culturelles auxquelles notre modernité prête une attention particulière.

Flaubert et Gautier appartiennent à une génération ultérieure de voyageurs, et leurs présupposés intellectuels et culturels reposent par ailleurs sur des bases très différentes. Ni l'un ni l'autre, autour de 1850, n'expriment le moindre soutien à une entreprise de colonisation française. L'un et l'autre sont opposés à l'euphémisation de l'empire ottoman, et valorisent ce qu'ils pensent être un Orient « authentique », non dénaturé par l'influence occidentale. Le goût du métissage, pour eux, se manifeste notamment dans le sens d'une *auto-orientalisation*, qui se traduit par un goût prononcé pour les costumes orientaux – ils sont, à cet égard, en pleine convergence avec le *Voyage en Orient* (1851) de Nerval. Pourtant, sur le plan historique, les exemples d'occidentalisation de l'Orient sont légion, ainsi à propos de Malte, occupée depuis un demi-siècle par l'Angleterre. L'ironie que Gautier professe à l'égard de cette présence britannique insistante constitue, à mon sens, non pas une simple manifestation d'anglophobie, mais aussi le symptôme d'une résistance beaucoup plus large à un phénomène que Lévi-Strauss dénoncera, un siècle plus tard, dans *Tristes Tropiques* (1955), comme un risque d'occidentalisation de toute la planète. En ce sens, certains « mi-lieux » peuvent aussi constituer une forme d'avertissement face aux risques d'un « métissage » profondément asymétrique.